

Exposés de Vincent Triest
lors de la session LVN « Face aux réalités économiques,
alternatives personalistes et citoyennes »
Le Rocheton (Melun) 24-29 août 2006

Dimanche 27

« Approche critique et reconstructive, par un personaliste, de l'économie de marché, libérale et capitaliste »

Donner une suite à E. Mounier, précurseur du personalisme, c'est penser au-delà de lui et c'est la meilleure façon de manifester notre fidélité à celui qui est mort trop jeune pour achever son œuvre. C'est pourquoi, il n'est pas illégitime, comme l'a fait François Derouin en concluant son rappel des positions de Mounier sur l'économie, de qualifier notre projet actuel par le terme de « néo-personnalisme »¹.

Je me propose d'illustrer la vision alternative de l'économie, du point de vue (néo)personaliste², en abordant celle-ci sous trois angles : les racines de l'économie en tant que « science », le rôle largement occulté que joue l'argent dans l'économie moderne et enfin, pour conclure très provisoirement ce trop bref exposé, la question du sens qui est sans doute le plus grand déficit dont pâtit cette économie.

Les racines ou les sous-sols de l'économie

Comment penser en termes d'alternatives aux réalités économiques, et d'utopies, si la signification profonde de ces réalités n'est pas passée au crible ?

Il s'agit de se replacer à l'orée de la modernité, à la charnière du Moyen-Âge et de la Renaissance. Cette époque-clé a été marquée notamment par trois phénomènes :

- La naissance de l'économie de marché ;
- L'expansion du phénomène monétaire ;
- L'émergence de l'individu.

Dans les théories de l'économie, on ne discute généralement que de la partie visible des phénomènes, à la surface des choses. Les fondements anthropologiques et les bases philosophiques de ces théories sont fort peu élucidés. Or comme l'écrivent R. Heilbroner et W. Milberg, « une théorie économique "puissante" est toujours bâtie sur des visions

¹ *Le néo-personnalisme, clé d'une seconde modernité*, Vincent Triest, article la revue *Perso - Regards personaliste* n°5-6 *Renouveau et Mémoire du Personalisme - Spécial Mounier 100^e anniversaire*. Renseignement sur <http://www.personnalisme.org/>

² Pour plus de développement, voir *Plus est en l'homme, le personalisme vécu comme humanisme radical*, Vincent Triest, éditions PIE-Peter Lang, Bruxelles-Berne, 2000-2004 (4^e tirage), Site éditeur : <http://www.peterlang.net>

sociopolitiques puissantes [...] la théorie ne conserve son pouvoir sur notre intellect que pour autant que ses visions de fond continuent à mobiliser notre sympathie morale »³. Et ces deux économistes ajoutent : « La cause et la solution de l'impasse durable et apparemment insoluble dans laquelle se trouve la pensée économique moderne résident dans la vision qui précède la théorie et non dans la théorie qui succède à la vision »⁴.

Pour savoir ce qu'il en est de la vision qui inspire l'économie de marché, libérale et capitaliste, je vous invite ... à descendre dans ses sous-sols. Cette démarche se rapproche de celle de Christian Arnsperger, un philosophe-économiste qui, dans un livre récent ⁵, démonte les ressorts profonds, mais occultés, de l'économie capitaliste. Celle-ci, pourrais-je résumer, agit comme un *placebo* qui donne l'illusion d'échapper à la finitude de l'existence humaine.

Comme phénomène de société, c'est-à-dire avant de devenir récemment une « science », l'économie est très ancienne. Pensons à l'organisation de l'agriculture dans l'Égypte antique, le long des berges du Nil. Cependant, jusqu'au Moyen-Âge, ce phénomène est resté encastré dans le milieu social, dominé par le pouvoir politique et le poids des traditions. La proclamation du dogme de l'individu allait offrir à l'économie le moyen d'accéder au statut de « science ».

Pour le comprendre, procédons par contraste en citant Paul Löwenthal, un économiste contemporain qui décrit les difficultés auxquelles sa discipline est confrontée pour comprendre les réalités économiques :

« Les hommes ne sont pas seulement des agents économiques. Leurs comportements formellement économiques, c'est-à-dire répondant à une rationalité économique, sont noyés parmi d'autres et ne se laissent donc pas facilement isoler et étudier. Réciproquement, leurs comportements matériellement économiques, c'est-à-dire concernant les biens et services, ou les richesses, ne répondent pas seulement à une rationalité économique et se laissent donc difficilement prévoir. »⁶

Un tel propos, réaliste, contraste pourtant avec la foi des premiers économistes dans leur aptitude à disséquer le réel et à anticiper le futur. Ce qui autorisait cette croyance, c'était l'apparition de ce nouveau genre humain appelé *Homo Erectus Mercantilis*, « l'homme debout marchand », alias encore *Homo Oeconomicus*. La conception du sujet humain en question était celle d'un être profondément individualiste, autrement dit celle d'un être *égo-nomique*. La loi de cet *Homo Egonomicus* devait être le *self love*, c'est-à-dire l'amour de soi. L'école néo-classique (Pareto, Walras, Mill, Marchal, ...) affina la logique de son raisonnement. La règle du comportement de l'*Homo Oeconomicus* pouvait être décrite ainsi : « je préfère toujours ce qui m'est utile et je choisis toujours ce que je préfère. » Cette règle était considérée comme purement rationnelle car soustraite à l'empire des passions humaines. C'est

³ Robert Heilbroner et William Milberg, *La pensée économique en crise !*, Paris, Economica, 1998, p. 63.

⁴ *Ibidem*, p. 16.

⁵ Christian Arnsperger, *Critique de l'existence capitaliste - Pour une éthique existentielle de l'économie*, Cerf, Paris, 2005

⁶ Paul Löwenthal, *Une économie politique*, Bruxelles, De Boeck, 1989, p. 13.

sur base de ces prémices que les premiers apôtres du marché pouvaient inverser le jugement de P. Löwenthal, cité auparavant. Leur *credo* se lisait ainsi : « les hommes sont *essentiellement* des agents économiques. Leurs comportements formellement économiques, c'est-à-dire répondant à une rationalité économique, *dominent* tous les autres et se laissent donc facilement isoler et étudier. Réciproquement, leurs comportements matériellement économiques, c'est-à-dire concernant les biens et services, ou les richesses, répondent *seulement* à une rationalité économique et se laissent donc *parfaitement* prévoir ».

La poursuite de l'intérêt individuel, la compétition générale et la lutte de tous contre tous, fondés sur un individualisme méthodologique, étaient donc censés permettre d'expliquer et de prédire les comportements. C'était frappant déjà chez A. Smith, dont l'ouvrage le plus connu, *La Richesse des nations*, ne s'expliquerait qu'à la lumière de sa philosophie morale et sociale, marquée par le *self love* et ce phénomène d'envie et de rivalité mimétique qu'il appelait bizarrement « sympathie »⁷. Dans cette ligne d'inspiration, il y eut quelques outrances. Je songe notamment à la fameuse « Fable des abeilles » de Mandeville, l'auteur de la formule : « vices privés, vertus publiques ». « Ce ne sont pas, expliquait-il, les vertus, basées sur la négation de soi, qui fondent l'ordre social... mais ce qu'en ce monde nous appelons le mal... c'est le grand principe qui nous transforme en êtres sociaux, la base solide, la vie et le support de tous les commerces et de tous les métiers sans exception. »⁸ Des excès que tous les économistes ne partageaient pas, comme l'avouait J. S. Mill.

« Je confesse, écrivait-il, que je ne suis pas charmé par un idéal de vie soutenu par ceux qui pensent que l'état normal de l'humanité est la lutte pour la suprématie ; que la bousculade, l'écrasement, le coude à coude et le fait de se marcher sur les pieds, qui constituent le type de vie sociale existant, sont la condition la plus désirable pour l'humanité, ou bien les symptômes désagréables d'une des phases du monde industriel. »⁹

Mais Mill, qui savait faire preuve de pragmatisme, ajoutait :

« Si les âmes sont grossières, elles ont besoin de stimulants grossiers, qu'elles en usent donc. »

L'argent, un « instrument » de l'économie qui dissout le lien social

L'argent demeure encore aujourd'hui le grand oublié des sciences de l'homme. Au début du XX^e siècle, un grand sociologue allemand, Georg Simmel, s'est cependant risqué à

⁷ Laquelle n'a pas grand-chose à voir avec la bienveillance. Voir Jean-Pierre Dupuy, *Le sacrifice et l'envie, op. cit.*, p. 82. D'après cet auteur, cette thèse de la prééminence de la philosophie morale et sociale aurait été partagée par Adam Smith lui-même, lequel considérait que son livre *Théorie des sentiments moraux* était un bien plus grand ouvrage que *La Richesse des nations*.
Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale, Paris, P.U.F., 1996, p. 1401.

⁸ Cité par Hugo Assmann et Franz J. Hinkelammert, *L'idolâtrie de marché, critique théologique de l'économie de marché*, Paris, Cerf, 1993, p. 110.

⁹ Cité par Robert L. Heilbroner, *Les grands économistes*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 120.

l'explorer dans tous ses aspects, dans un ouvrage magistral : *Philosophie de l'argent*¹⁰. La valeur des choses, dit Simmel, ne vient pas de leur jouissance, mais de la distance qui les sépare de nous. C'est parce que nous désirons les choses, celles que nous n'avons pas, qu'elles ont de la valeur. Le désir joue donc un rôle fondamental. L'échange permet de surmonter la distance qui nous sépare des choses. Mais l'échange, c'est d'abord le renoncement et le sacrifice qui s'interposent entre les hommes et les objets de leur désir. L'échange des renoncements conduit à objectiver les relations entretenues par les hommes avec les choses mais aussi, celles qu'ils entretiennent entre eux. L'argent tire sa force du fait qu'il est « la valeur des choses, sans les choses elles-mêmes. »¹¹ Son utilisation de plus en plus large lui confère une essence métaphysique, par laquelle il s'abstrait de chacune de ses utilisations particulières. Il devient ainsi « la possibilité de toutes les valeurs en tant que valeur de toutes les possibilités »¹².

La généralisation de l'argent ne pouvait que refroidir le climat des relations entre les hommes. Pour Simmel en effet, « le partenaire le plus indiqué dans le commerce de l'argent - où cesse, comme on l'a dit à juste titre, la subjectivité - est la personnalité qui nous est intérieurement tout à fait indifférente et qui ne se trouve engagée ni pour nous, ni contre nous. »¹³ Ainsi, l'argent favorise-t-il « la suppression de l'élément personnel dans les relations humaines »¹⁴. Il exerce donc une action dissolvante sur ce qui fait l'unicité de chaque personne. Il dissout également le lien social en dénouant les fibres du tissu relationnel. « Ainsi s'explique le fait, écrit Simmel, que notre époque qui, considérée dans sa totalité, possède certainement plus de liberté qu'aucune autre époque antérieure, soit si peu heureuse de cette liberté-là. »¹⁵ Simmel discerne une profonde connexion entre l'économie monétaire et les tendances du libéralisme. Il y voit l'une des raisons pour lesquelles, écrit-il, « la liberté du libéralisme a engendré tant de faiblesse, de trouble et d'insatisfaction »¹⁶.

Pour conclure provisoirement : à la recherche du sens perdu

Les trois phénomènes typiques de la modernité, la naissance de l'économie de marché, l'expansion de l'argent et l'émergence de l'individu comme conception anthropologique, sont liés. J'avance l'hypothèse que c'est l'argent, dont l'usage a franchi au bas Moyen-Âge un seuil critique, qui est l'élément déclencheur des deux autres. Il fallait que, grâce à son pouvoir de dissolution des singularités, les relations entre les hommes soient considérées comme « un simple problème à résoudre », pour que l'économie devienne une « science » en s'appuyant sur les postulats anthropologiques, réducteurs, de l'individualisme.

Le véritable adversaire n'est donc pas tant le marché lui-même que l'individualisme marchand. Pour celui-ci, l'homme est perçu avant tout comme un être d'intérêts. « Il choisit

¹⁰ Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, 1907 pour l'édition originale, Paris, P.U.F., 1987 pour l'édition française.

¹¹ *Simmel*, p. 111.

¹² *Simmel*, p. 259.

¹³ *Simmel*, p. 268.

¹⁴ *Simmel*, p. 364.

¹⁵ *Simmel*, p. 511.

¹⁶ *Simmel*, p. 511.

toujours ce qu'il préfère et il préfère toujours ce qui lui est utile ». La logique de *l'homo oeconomicus* est bien celle de *l'homo egonomicus*. Pour le personnalisme, il faut sortir de la mythologie de la société conçue comme une fourmilière tout entière consacrée à ses productions et ses consommations, sans réflexion sur ses finalités éthiques. L'absence de réflexion et de débat sur nos choix de consommation et de production, tant individuels que collectifs, constitue un problème fondamental. Mounier ne disait rien d'autre lorsque, pour surmonter ce qu'il appelait le « désordre moral » du capitalisme, il affirmait, en substance, la nécessité d'aligner le profit sur la production, la production sur la consommation, et la consommation sur une éthique des besoins.

L'absence d'éthique est synonyme de crise du sens. Son déficit rejaille aussi sur le marché du travail et sur le travail lui-même, comme réalité humaine trop souvent aliénée (« gagner sa vie en la perdant »)¹⁷.

Finalement, la question de l'éthique dans l'économie peut être envisagée de trois manières :

- L'éthique ignorée : c'est la position de ceux qui prétendent que l'économie est soumise à des lois, rationnelles par ailleurs, qui sont d'un autre ordre que celles de l'éthique ;
- L'éthique périphérique : le marché provoque des dommages sociaux et environnementaux qu'il convient certes de corriger ... mais à l'extérieur du marché ;
- L'éthique intégrée ; l'éthique exige d'être introduite au cœur des mécanismes du marché.

C'est évidemment cette troisième option que choisit le personnalisme. A l'opposé du paradigme individualiste, le personnalisme affirme que l'économie ne peut se vouloir authentiquement « politique » et humaine, personnaliste et citoyenne, que si l'éthique, qui est une dimension essentielle de l'art de gouverner, y est « réencastrée ».

¹⁷ Ce lien est développé dans l'essai sur le personnalisme *Plus est l'homme*, déjà cité. On y expose les impasses du salariat conçu comme un *mercenariat* dans une "économie-guerre". Lorsqu'on produit n'importe quoi, plus rien ne vaut et le sens du travail subit une telle érosion que l'accès à celui-ci en est affecté. La crise de l'emploi s'articule sur celle du lien social, que l'individualisme marchand corrode. Cet individualisme ne se divise pas. Il exporte sa logique dans l'ensemble de la société, sapant un esprit de partage pourtant plus que jamais nécessaire.